



**HAL**  
open science

# Commerce et production du café en mer Rouge au XVI<sup>e</sup> siècle

Michel Tuchscherer

► **To cite this version:**

Michel Tuchscherer. Commerce et production du café en mer Rouge au XVI<sup>e</sup> siècle. IFAO. Le commerce du café avant l'ère des plantations coloniales. Espaces, réseaux, sociétés (XV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle), IFAO, 2001, Cahier des Annales islamologiques, 2-7247-0295-6. halshs-04949417

**HAL Id: halshs-04949417**

**<https://shs.hal.science/halshs-04949417v1>**

Submitted on 15 Feb 2025

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

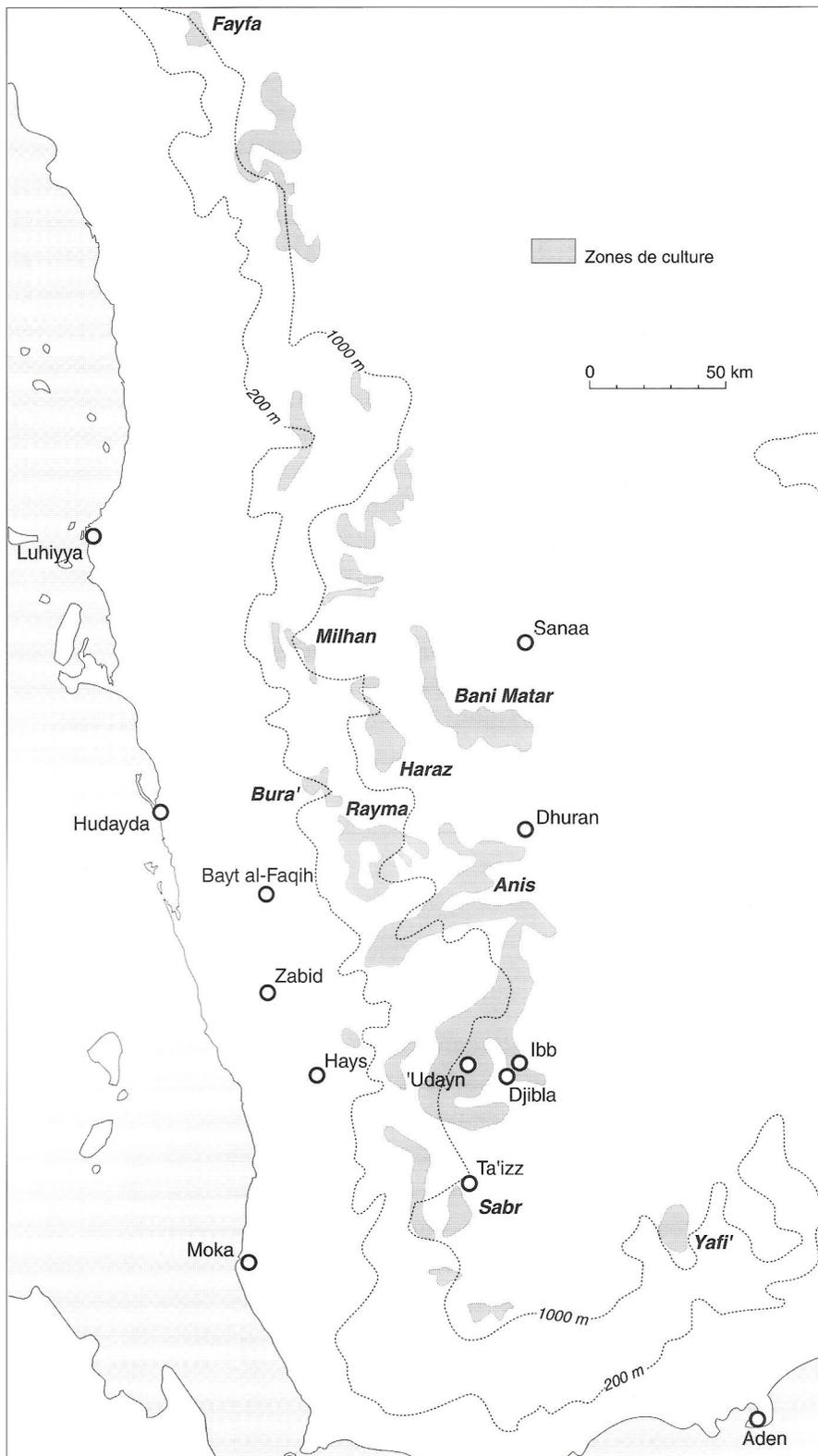
## Commerce et production du café en mer Rouge au XVI<sup>e</sup> siècle

**S** I L'HISTOIRE du café en mer Rouge commença probablement dès les XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles en Éthiopie, si elle s'étendit à certaines régions du Yémen et aux villes du Hedjaz dès le siècle suivant, c'est le XVI<sup>e</sup> siècle qui fut décisif. Plusieurs facteurs y contribuèrent. Les Ottomans, en étendant leur domination sur la majeure partie du monde arabe, intégrèrent les rives de la mer Rouge dans un vaste ensemble économiquement homogène, ce qui réanima la circulation des biens et des personnes tout en contribuant à la diffusion d'habitudes nouvelles. Les changements politiques et économiques, survenus à la fois en Méditerranée et autour de l'océan Indien au cours de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, favorisèrent d'abord la reprise du commerce des épices au Levant, puis stimulèrent la diffusion du café dont le Yémen était entre-temps devenu le principal producteur.

### CAFÉ D'ÉTHIOPIE, CAFÉ DU YÉMEN : de la cueillette des baies sauvages à la culture du caféier

Il est probable que jusque vers 1550, le café consommé en Orient provenait exclusivement d'Éthiopie. Selon toute vraisemblance, il était récolté sur les caféiers poussant à l'état sauvage dans les forêts des régions méridionales, technique d'ailleurs encore utilisée de nos jours. Ce n'est qu'à partir du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle que le Yémen devint zone de production, après l'introduction de caféiers en provenance du plateau abyssin.

Plusieurs témoignages concordants laissent apparaître que les premiers cafés consommés en Arabie étaient de provenance éthiopienne. Selon le juriste Ibn Ḥadjar al-Haytamī, qui vécut à La Mecque à la fin du IX<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup>, les cosses de café (*qishr*) consommées en décoction étaient importées du port de Zayla<sup>1</sup>, alors le principal



1. Zones actuelles de culture du café au Yémen (en grisé).

N.B. En l'état actuel des connaissances, il est impossible de localiser les zones de culture du café avant le XIX<sup>e</sup> siècle.

Sources: «Kaffeeanbauggebiete in der Arabischen Republik Jemen» in: *Kaffee aus Arabien*, H. Becker, V. Höhfeld, H. Kopp, 1979.

débouché maritime de l'Éthiopie méridionale. Une quarantaine d'années plus tard, Zayla<sup>ç</sup> continuait d'exporter ces cosses dans la région. Ainsi en 1542, les Portugais arraisonnèrent au large des côtes du Hadramaout, dans le sud de l'Arabie, un navire venant de Zayla<sup>ç</sup>. Il transportait une cargaison de beurre clarifié et de cosses de café destinée au port de Shihr<sup>2</sup>.

Quant à l'introduction de la culture du caféier au Yémen, nous disposons de deux versions différentes mais de dates à peu près concomitantes. D'après la première donnée par le chroniqueur yéménite du début du xvii<sup>e</sup> siècle Yaḥiya b. al-Ḥusayn<sup>3</sup>, l'année 950/1543-1544 fut marquée par deux événements. Ce furent l'interdiction de la culture du *qāt*<sup>4</sup> par l'imam Yaḥiya Sharaf al-Dīn, puis la destruction des plantations dans le Djebel Ṣabr au sud de Ta<sup>ç</sup>izz. Le second fut l'introduction du caféier dont, précisa-t-il «la population tira grand bénéfice». La seconde version est beaucoup plus tardive. Selon l'historien turc de la fin du xix<sup>e</sup> siècle Ahmed Rashid, c'est Özdémir pacha qui acclimata le caféier au Yémen<sup>5</sup>. Nous savons que ce personnage joua un rôle important dans la région, puisque c'est lui qui conquiert la ville de Sanaa au nom du sultan d'Istanbul en 1547, puis qui occupa le poste de gouverneur du Yémen devenu province ottomane de 1549-1554. C'est lui encore qui conquiert les côtes de l'Éthiopie voisine en 1555, permettant ainsi aux Ottomans d'achever leur hégémonie sur les zones riveraines de la mer Rouge et de verrouiller celle-ci face aux Portugais.

La version du chroniqueur Yaḥiya b. al-Ḥusayn mérite qu'on s'y attarde un peu. Le lien qu'elle établit entre café et *qāt* n'est certainement pas fortuit. Outre le fait que les deux plantes ont leur origine sur le plateau éthiopien, elles ont été adoptées toutes les deux en Arabie du Sud pour leurs vertus stimulantes. Dans les zones méridionales du Yémen, le *qāt* était consommé depuis la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, notamment sous la forme d'une décoction appelée *kafta* préparée à partir de feuilles séchées. Djazīrī, auteur d'une célèbre épître sur l'origine du café rédigée vers 1556, prétend que le mufti d'Aden Muḥammad b. Sa<sup>ç</sup>īd al-Dhabḥānī, mort dans cette ville en 875/1470, se serait mis à consommer du café en remplacement du *qāt* qui venait à manquer. Si nous ignorons dans quelle région du Yémen le caféier fut précisément introduit, les conditions particulières requises par la variété appelée ultérieurement *Coffea arabica* en limitent les zones possibles de culture. Cette espèce ne peut croître qu'à l'abri des chaleurs excessives et du gel, dans un environnement bénéficiant à la fois d'une pluviométrie relativement forte et d'une humidité atmosphérique élevée. Seules les terres situées entre 1 250 et 2 250 m dans les massifs s'étendant de Djebel Fayfā au nord jusqu'à Yāfi<sup>ç</sup> au sud

2. R. Serjeant, 1963, p. 102-105.

3. Y. b. al-Ḥusayn, 1968, t. II, p. 688-689.

4. Le *qāt* est un arbuste également originaire de l'Éthiopie. La mastication prolongée des jeunes pousses provoque chez

le consommateur un état euphorisant comparable à celui d'une drogue douce.

5. Ahmed Rashid, I, p. 83.

répondent à ces conditions. C'est là sans aucun doute que la culture du caféier se développa à partir de la seconde moitié du xvi<sup>e</sup> siècle. C'est là encore, dans cette zone particulièrement escarpée, que nous le retrouvons aujourd'hui. Au xvi<sup>e</sup> siècle, la population du Yémen était concentrée plutôt dans les basses terres de la Tihāma, dans les bassins autour d'Ibb et de Ta'izz, de même que sur les hauts plateaux de l'intérieur. Les puissants massifs dominant la Tihāma, là où la culture du caféier allait se développer, restaient encore relativement vides. L'aménagement de milliers de terrasses dans des conditions très difficiles, de même que les soins permanents nécessaires aux plantations créaient des besoins importants en main-d'œuvre. Venus de la Tihāma ou des hauts plateaux, des paysans s'installèrent dans ces massifs, attirés par les perspectives d'une culture lucrative. Aujourd'hui encore, le souvenir de ces migrations persiste chez ces paysans dont beaucoup continuent de se définir comme des migrants (*naqā'il*), bien qu'établis là depuis de nombreuses générations.

Si historiquement l'Éthiopie a été le plus ancien fournisseur de café, c'est aux paysans yéménites que revient sans doute le mérite d'avoir développé les premières techniques de culture du caféier et d'en avoir vraisemblablement fait bénéficier les Éthiopiens de la région de Harar<sup>6</sup>. Ils furent donc en mesure de répondre à la demande en café rapidement croissante à partir du milieu du xvi<sup>e</sup> siècle. En effet, après la conquête ottomane de l'Égypte, la consommation se répandit progressivement dans les provinces syriennes, puis dans l'Anatolie et probablement les Balkans. Le Hedjaz, d'où rayonnaient de nombreuses routes caravanières, fut au cœur de cette première diffusion.

## LE COMMERCE DU CAFÉ, UNE ACTIVITÉ ENCORE MARGINALE DE LA FIN DU XV<sup>e</sup> SIÈCLE À 1570

### Un marché régional dès la fin du xv<sup>e</sup> siècle

Lorsque le sultan ottoman Sélim I<sup>er</sup> s'empara de l'Empire mamelouk en 1516-1517, le café était connu et consommé non seulement dans certaines régions de l'Arabie, mais aussi en Égypte. Dans le sud de la Tihāma yéménite, autour de Zabīd et de Moka mais aussi à Aden, on buvait depuis le milieu du xv<sup>e</sup> siècle au moins des décoctions préparées à partir de cosses uniquement, ou de cosses et de graines de café mélangées. À partir du dernier quart de ce siècle, on en faisait de même à La Mecque, puis dans les autres villes du Hedjaz. Des étudiants à l'université Al-Azhar, venus du Yémen et du Hedjaz, introduisirent la nouvelle boisson au Caire au cours des dernières années du xv<sup>e</sup> siècle. Au moment donc où les Ottomans s'installaient en Égypte et prenaient le contrôle du Hedjaz, un petit marché régional du café existait déjà, alimenté par un flux encore limité de graines et de cosses de café en provenance de l'Éthiopie vers les zones de

6. Cf. l'article de Charles Schaefer dans cet ouvrage.

consommation, c'est-à-dire quelques villes yéménites, les centres urbains du Hedjaz ainsi que Le Caire. Ce premier commerce du café ne portait que sur de très faibles quantités, car le cercle des amateurs demeurait sans nul doute fort restreint. Comme le montrent les documents découverts récemment à Ṭūr dans le Sinaï<sup>7</sup>, le café venait se joindre aux marchandises de transit qui circulaient en mer Rouge, le long de réseaux bien établis. De longue date, l'Éthiopie était en relation avec les ports du Yémen, du Hadramaout et du Hedjaz. À partir de Zayla<sup>6</sup>, elle approvisionnait ces régions en vivres, beurre, céréales ou bétail. Le café trouvait fort naturellement mais de façon encore très marginale sa place dans ce commerce interrégional fort actif. À Aden peut-être, mais à Djedda sûrement, le café se mêlait aussi aux drogues et épices qui circulaient le long du grand réseau de commerce international reliant l'Orient au monde méditerranéen.

C'est ainsi que, dès la fin du xv<sup>e</sup> siècle, du café parvenait sans doute au Caire après avoir transité par le port de Ṭūr. Aussi le commerce du café se trouva-t-il très tôt lié à celui des épices et des drogues passant par la mer Rouge.

### **Lente diffusion du café au-delà des zones limitrophes de la mer Rouge**

Durant le second quart du xvi<sup>e</sup> siècle, les rivalités entre Ottomans et Portugais autour de l'océan Indien entravèrent les activités commerciales en mer Rouge et amplifièrent le déclin du transit des épices. Quant au café, il se heurtait à l'hostilité d'une partie de l'élite religieuse et politique. De ce fait, sa progression à travers les provinces de l'Empire ottoman ne s'effectua que lentement.

Ce n'est qu'au bout de trente ans d'efforts, à la suite de la conquête en 1555-1557 de la côte éthiopienne, que la mer Rouge devint un lac ottoman. Si les Portugais, après leur dernière incursion en 1541, n'osaient plus s'y aventurer, ils demeuraient pourtant une menace permanente. Au cours de ces années de lutte, les Portugais n'étaient jamais parvenus à interrompre totalement l'arrivée en mer Rouge des marchandises de l'Inde et de l'Extrême-Orient. Ils l'avaient cependant sérieusement entravée. Malgré ces difficultés, les anciens réseaux, dont Aden, Djedda et La Mecque étaient des étapes importantes, surent se maintenir. Au moment du pèlerinage, des caravanes se rendaient d'Égypte et de Syrie au Hedjaz pour en revenir chargées de poivre et de gingembre, de cannelle et de muscade. Une autre route, maritime celle-là, reliait directement Djedda à l'Égypte. Les navires portaient les marchandises à Ṭūr, à la pointe de la presqu'île du Sinaï. De là, des caravanes les transportaient à travers le désert jusqu'au Caire, puis des barques les acheminaient par le Nil jusqu'à Alexandrie, d'où elles étaient redistribuées à travers tout l'espace méditerranéen.

7. Cf. l'article de Mutsuo Kawatoko dans cet ouvrage.

C'est le long de ces réseaux que le café poursuivait sa lente progression. À part les lettres de commerçants découvertes récemment à Tūr, nous ne disposons guère d'informations sur les débuts de ce commerce. Les registres des tribunaux, source primordiale pour l'histoire économique et sociale de l'Empire ottoman, sont très peu nombreux pour la période antérieure à 1550. Quant aux sources européennes de l'époque, elles passent le café totalement sous silence. Encore inconnu en Europe, il ne pouvait guère retenir l'attention de ceux qui avaient l'occasion de séjourner en Orient. Il ne sera mentionné pour la première fois dans une source européenne qu'en 1573, lorsque l'Allemand Rauwolf publiera le récit de son séjour à Alep<sup>8</sup>. Un demi-siècle s'écoulera encore avant que, aux alentours de 1620, quelques rares personnes commencent à leur tour à découvrir en Europe le goût du café<sup>9</sup>.

Si nous sommes réduits à émettre quelques hypothèses en ce qui concerne les débuts du commerce du café en Orient, nous disposons par contre davantage de renseignements sur sa progression comme produit de consommation. Dès 1522, le médecin personnel de Soliman le Magnifique, Badr al-Dīn al-Qūsūnī, donna un avis favorable sur le café<sup>10</sup>. Dès les années 1520, il fut vraisemblablement aussi adopté par la Khalwatiyya, ordre confrérique fortement implanté chez les Ottomans et la Baktashiyya à laquelle appartenait un grand nombre de janissaires<sup>11</sup>. En septembre 1534, Badī' b. al-Diyā', ancien cadī à La Mecque de passage à Damas, aurait pour la première fois introduit du café dans cette ville. Un peu plus tard, au début des années 1540, les premiers cafés publics (*dukkān al-qahwa*) ouvrirent leurs portes dans cette même ville, puis à Alep. Au Caire, bien que le café ait été connu et consommé dans des milieux restreints depuis le début du siècle, c'est durant les deux années de pouvoir du gouverneur ottoman Khusrū pacha (février 1535-décembre 1536) que «le café et les débits publics se répandirent», à en croire le chroniqueur Aḥmad Çelebī<sup>12</sup>. À Istanbul, si le sultan et son entourage immédiat consommaient le café au moins depuis 1522<sup>13</sup>, les deux premiers cafés publics ne furent ouverts qu'en 1554 par deux Syriens<sup>14</sup>. Il n'est pas impossible que du café soit parvenu dès cette période-là dans le Golfe, par l'intermédiaire de la caravane annuelle conduite par les commerçants d'al-Aḥsā' et de Bahrayn sur La Mecque.

La consommation du café se heurtait à de fortes oppositions. Une partie des ulémas y étaient farouchement hostiles. Ils obtinrent à plusieurs reprises son interdiction. Le plus souvent, la prohibition visait non pas la boisson elle-même, mais des comportements jugés licencieux associés à sa consommation dans des lieux publics<sup>15</sup>. Les milieux

8. L'ouvrage parut pour la première fois en allemand en 1582, puis fut réédité et traduit en anglais et en néerlandais à plusieurs reprises cf. S. Yérasimos, 1991, p. 300-301.

9. Cf. l'ouvrage d'Ulla Heise, 1987.

10. C. van Arendonk, 1978, p. 473.

11. A. Saraçgil, 1997, p. 27-28.

12. A. Çelebī, 1977, p. 147.

13. A. Saraçgil, 1997, p. 28.

14. A. Saraçgil, 1997, p. 31.

15. Sur ces controverses, cf. notamment R. A. Hattox, 1985, p. 29-40.

religieux n'étaient pas les seuls à mettre en cause la nouvelle boisson. En 1567, Sélim II donna ordre au chérif de La Mecque de ne plus exporter de café vers l'Égypte, sous prétexte que les militaires passaient leurs journées dans les cafés publics plutôt que d'accomplir leur service dans les casernes <sup>16</sup>.

### La reprise des activités commerciales en mer Rouge au-delà de 1540

À partir des années 1540, la situation changea rapidement dans l'océan Indien, ce qui permit au commerce en mer Rouge de retrouver sa prospérité d'antan. Preuve s'il en est, au-delà de 1550-1560, Le Caire disposait à nouveau de 30 000 à 40 000 quintaux d'épices par an, du poivre surtout, soit autant que les quantités acheminées au même moment par les Portugais par la route du Cap. Mais ce trafic ne se substituait pas à celui de l'Atlantique, il s'y rajoutait <sup>17</sup>. Pourquoi ce retour des épices en mer Rouge? Parmi les nombreuses raisons, abondamment discutées depuis plus de cinquante ans par les spécialistes, retenons celles qui suivent. Les Ottomans étaient devenus une puissance incontournable aux abords de l'océan Indien. Depuis leur conquête de la côte de l'Éthiopie, ils régnaient en maîtres sur la mer Rouge. Dans le Golfe, ils contrôlaient Bassorah depuis 1546, Qatif depuis 1550. Leurs agents se manifestaient jusque dans la lointaine Sumatra. Quant aux Portugais, ils avaient compris qu'ils devaient compter avec la présence ottomane dans la région. Ils avaient aussi saisi qu'ils n'étaient pas en mesure de substituer leur réseau à l'ancien système. Fort complexe, il régulait le commerce à travers tout l'océan Indien et reposait sur une profonde interdépendance des diverses économies régionales. Incapables donc d'interrompre le trafic des épices vers la mer Rouge, ils s'efforcèrent dès lors de le placer sous leur contrôle et d'y prélever des taxes. Ils multiplièrent les *cartazes* ou laissez-passer délivrés aux navires des négociants musulmans qui affluèrent à nouveau en mer Rouge, cela depuis les ports indiens ou de Sumatra avec leurs cargaisons d'épices et de marchandises diverses <sup>18</sup>. Un rapport parvenu du Caire à Lisbonne et daté du 30 août 1555 signale l'arrivée chaque année en mer Rouge de trente navires chargés de marchandises orientales, en provenance d'Atcheh à Sumatra ou de Surat en Inde <sup>19</sup>. Le Caire profita pleinement de ce vigoureux renouveau du commerce de transit. Toutes les communautés marchandes établies dans la ville étendirent ou renforcèrent leurs réseaux en direction des ports de la mer Rouge. Les Turcs, déjà présents du temps des Mamelouks, formaient une communauté nombreuse principalement dans le quartier cairote du Khān al-Khalili. Ils

16. S. Faroqi, 1986, p. 90.

17. V. Magalhaes, 1969 p. 778.

18. N. Steensgaard, 1974, p. 89; Magalhaes-Godinho, 1969, p. 776.

19. S. Özbaran, 1977, p. 136.

étaient aussi fortement implantés au Hedjaz, en particulier à La Mecque. Les Maghrébins et les Syriens constituaient d'autres groupes importants. Quant aux gens du Hedjaz, ils étaient eux aussi très nombreux au Caire. Souvent originaires du petit port de Yanbū' et des oasis alentour, ils exerçaient surtout le métier de changeurs sur les principaux marchés du Caire. À l'occasion, ils se livraient aussi à de modestes opérations commerciales entre le Hedjaz et l'Égypte. Quant aux Yéménites, peu nombreux, ils tenaient quelques-uns des cafés publics.

Cependant, cette reprise du commerce de transit était fragile. La mer Rouge n'était plus l'unique voie de passage, elle était à présent en concurrence avec celle passant par Ormuz et le Golfe. Alep, au débouché de la voie fluviale reliant le Nord de la Syrie directement à Bassorah, devint rapidement un grand marché des épices et autres marchandises d'Inde et d'Extrême-Orient.

### Le commerce du café, une affaire encore bien modeste

Dans cette reprise du commerce en mer Rouge, le café ne joua qu'un rôle tout à fait marginal à en juger d'après les documents de l'époque, en particulier les registres des tribunaux du Caire. D'après un dépouillement pour l'instant encore sommaire<sup>20</sup>, le café n'apparaît irrégulièrement dans les documents relatifs aux activités commerciales qu'à partir du début des années 1560.

De façon tout à fait significative, il est totalement absent d'une liste établie en 1552. Il s'agit d'un inventaire de marchandises ayant appartenu à une société en commandite montée au Caire par un certain Muḥammad b. Khayr al-Dīn associé à Yūnis b. Khalaf Allāh al-Ḥayyāk. Au cours des opérations commerciales menées durant les années 958-959/1551-1552, diverses marchandises avaient été amenées au Caire à partir des ports de la mer Rouge pour un montant total de 7930 dinars<sup>21</sup>. Dans ce document, les épices dominent très nettement (cf. tableau). À eux seuls, poivre et gingembre comptent pour 65 % en valeur. Un autre exemple, c'est la liste des marchandises ramenées de Ṭūr durant l'année 1562, à la suite du décès au Caire du négociant turc Muḥammad al-Burṣalī. Le document ne mentionne que du poivre, de la girofle, de la laque, du gingembre et de l'indigo<sup>22</sup>, mais pas de café. Il apparaît par contre en 1563 dans l'inventaire après décès de Qāsim b. Sa'īd b. Muḥammad al-Maghribī. Certes la grosse affaire de ce négociant restait les épices. Les 143,83 *qinṭār*<sup>23</sup> de poivre représentaient à

20. Le dépouillement effectué couvre la période novembre 1562-septembre 1563 des registres de la Qisma 'Arabiyya (dorénavant Q. Ara). Les documents sont nettement moins abondants et moins riches que ceux de registres ultérieurs du xvii<sup>e</sup> et de la première moitié du xviii<sup>e</sup> siècle. Nous avons trouvé onze documents portant sur des activités commerciales en mer Rouge, dont trois inventaires après décès.

21. Q. Ara 1,393, 214-215 du 4 radjab 970/1 mars 1563.

22. Q. Ara 1,16,12 du 16 rabī' awwal 970/12 novembre 1562.

23. Soit l'équivalent de 45 kg environ par *qinṭār*, cf. W. Hinz, 1955, p. 24-25.

eux seuls 56 % du total de la valeur (cf. tableau)<sup>24</sup>, à côté d'autres marchandises telles que le gingembre, l'encens de Shihr, la myrrhe du Yémen, la laque de Chine, des concrétions de bambou (*tabāshīr*) utilisées dans la métallurgie<sup>25</sup>, le tamarin et les plantes tinctoriales (safran d'Inde). Mais le café apparaît aussi dans cet inventaire, toutefois à une place encore fort modeste puisque les 82 *qinṭār* de café ne comptaient que pour 5,8 % du total en valeur. Ce marchand savait sans doute apprécier le café. Parmi les nombreuses pièces de porcelaine chinoise qu'il possédait à son domicile près de la mosquée d'al-Azhar figuraient aussi quelques tasses en porcelaine (*fanādjīl šīnī*).

Durant la période allant des années 1520 à la fin des années 1560, la demande en café a lentement progressé à travers l'Empire ottoman, stimulée par l'ouverture de lieux publics de consommation dans les grands centres urbains, mais aussi remise en cause fréquemment par des mesures de prohibition répétées. À cette demande encore limitée a répondu une offre tout aussi restreinte et aléatoire. L'Éthiopie n'était sans doute plus en mesure de couvrir tous les besoins en café, même s'ils demeuraient fort modestes.

	Société en commandite		Inventaire après décès	
	quantité en <i>qinṭār</i>	valeur en dinar	quantité en <i>qinṭār</i>	valeur en dinar
poivre	125,19	2 671	143,23	2 967
gingembre	182,91	2 505	3,2	25
girofle	7,56	156		
cannelle	14,88	372		
encens			98,8	410
benjoin de Java	6	336		
myrrhe			18,6	34
santal rouge	10,45	209		
laque	33,38	677	123,2	1 330
safran d'Inde	12,2	61	22,65	60
indigo	?	150		
concrétions de bambou			0,5	32
tamarin			42,93	153
café			82,04	310
acier	5,26	85		
<b>total valeur</b>		<b>7 222</b>		<b>5 321</b>

I. Inventaire de la société en commandite de Muḥammad b. Khayr al-Dīn et de son associé Yūsuf b. Khalaf Allāh al-Hayāk et inventaire après décès de Qāsim b. Sa'īd b. Muḥammad al-Maghribī.

24. Q. Ara I, 97, 63-66 du 9 rabī' ākhir 970/11 décembre 1562, et Q. Ara I, 99, 66-7 du 9 rabī' ākhir 970/11 décembre 1562.

25. Y. Raghīb, 1997, p. 57.

Aux guerres entre musulmans et chrétiens qui ont ravagé le pays de 1526 à 1543<sup>26</sup> ont succédé à partir des années 1570 les invasions de populations nomades *gallas*. Elles ont en particulier dévasté les régions méridionales d'où provenait le café<sup>27</sup>. Quant au Yémen, sa production ne pouvait pas encore être importante. Les dissensions au sein des autorités ottomanes locales, puis la révolte généralisée, à partir de 1566, des tribus zaydites sous la conduite de l'imam Sharaf al-Dīn al-Muṭahhar, ont certainement entravé les progrès de la culture du café.

### 1571-1625

#### LE CAFÉ PREND LENTEMENT LE PAS SUR LES ÉPICES

Au début des années 1570, de profonds changements ont affecté aussi bien la Méditerranée que l'océan Indien et le Yémen. Ils ont eu pour effet de stimuler une nouvelle fois les activités commerciales en mer Rouge. Au transit des produits de l'Inde et de l'Extrême-Orient, resté à un niveau très élevé, venait s'ajouter dorénavant le commerce du café en croissance rapide. Sa consommation se répandait dans l'ensemble des provinces de l'Empire ottoman et touchait toutes les couches sociales de la population. En même temps on se mit à boire du café dans l'Inde moghole, dans l'Iran safavide et peut-être déjà parmi les musulmans de Sumatra. Le Yémen, stabilisé politiquement, était en mesure de répondre à cette demande sans cesse grandissante.

#### Maintien du transit des épices vers la Méditerranée

En Méditerranée orientale, la guerre entre Venise et les Ottomans à propos de Chypre avait provoqué une grave crise de 1570 à 1573. Mais elle ne remettait pas en cause le transit des épices et drogues vers l'Europe à travers l'Orient. Marseillais, Vénitiens et Ragusains faisaient régner une activité fébrile à Alexandrie, débouché sur la Méditerranée de la route à travers la mer Rouge. Ils venaient chaque année y enlever de grosses quantités d'épices. Même les Fugger d'Allemagne dépêchèrent un facteur dans le port égyptien<sup>28</sup>. Mais Alexandrie n'était pas l'unique marché levantin des épices. Au point d'aboutissement des caravanes de Bassorah, Alep était devenu un redoutable concurrent au cours de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle.

Quant aux zones riveraines de l'océan Indien, elles ont aussi connu d'importants changements. Les relations entre Portugais et Ottomans s'étaient stabilisées, de sorte qu'aux luttes acharnées qui les avaient opposés jusqu'aux alentours de 1560 succédait une sorte de *modus vivendi* que la brève guerre turco-portugaise de 1584-1589 ne remettait pas en cause. D'ailleurs ce n'était plus le commerce du poivre qui les opposait, mais le

26. J. Cuoq, 1981, p. 170-71 ; J.S. Trimmingham, 1952.

27. J. Doresse, 1971, p. 233-234.

28. F. Braudel, 1985, p. 444.

contrôle du trafic de l'or à partir des côtes de l'Afrique orientale<sup>29</sup>. Pour l'essentiel donc, les Portugais étaient devenus une communauté marchande parmi d'autres dans la région. Ils s'étaient intégrés dans les réseaux marchands autour de l'océan Indien, soucieux avant tout d'y développer leur commerce. Par ailleurs en Inde, les négociants du Gujarat avaient considérablement étendu leurs activités. Elles englobaient un vaste espace qui s'étendait de la mer Rouge et du Golfe jusqu'à Sumatra et les ports de Java et faisaient d'eux la première puissance commerciale de la région. Quant au Yémen, la présence ottomane était durablement consolidée depuis l'écrasement de la révolte de l'imam Sharaf al-Dīn al-Muṭahhar par Sinān pacha en 1571<sup>30</sup>. Pendant une quarantaine d'années, le pays connut paix et stabilité. La nouvelle révolte lancée par l'imam al-Manṣūr al-Qāsim en 1597, longtemps circonscrite à quelques tribus zaydites des hauts plateaux au nord de Sanaa, ne devint vraiment menaçante pour les Ottomans qu'à partir de 1614. Par ailleurs l'arrivée de nouveaux concurrents européens dans l'océan Indien, la Compagnie anglaise des Indes orientales en 1600 suivie de la Compagnie néerlandaise deux années plus tard, n'eut pas de répercussions immédiates importantes, si ce n'est que les marchands gujaratis durent progressivement abandonner leurs positions à Java et à Sumatra face aux Hollandais et recentrer leurs activités sur la partie occidentale de l'océan. La mer Rouge devint alors leur principal marché, en particulier pour les innombrables cotonnades communes que produisait en grandes quantités une industrie textile indienne en plein essor. Ce n'est qu'à partir des années 1625 que le transit du poivre et des épices destinés au marché européen cessa d'emprunter la mer Rouge. Anglais et surtout Hollandais avaient réussi à détourner ce flux à leur profit vers les marchés de Londres et d'Amsterdam via la route du Cap. Mais les marchés de l'Empire ottoman continuaient à se ravitailler partiellement à Djedda et au Caire.

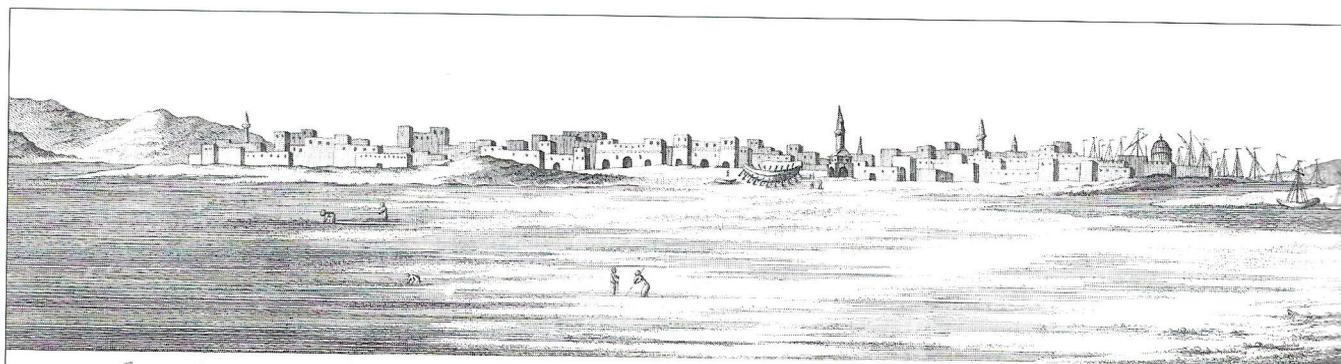
### **L'ascension de Moka et de Suez et le développement de réseaux nouveaux**

Si les changements intervenus à partir des années 1570 en Méditerranée et dans l'océan Indien n'eurent que peu de répercussions immédiates sur les flux, les conséquences sur les réseaux marchands en mer Rouge furent importantes.

Moka se transforma en une place marchande majeure. Toutes les grandes routes maritimes reliant la mer Rouge aux diverses zones de l'océan Indien convergèrent progressivement vers ce port. Des navires venus de Sumatra, du Bengale, de Coromandel, de Malabar ou du Gujarat, du Golfe ou de l'Afrique orientale venaient y décharger leurs cargaisons. Mais Moka n'aurait pas connu cette fortune si le port n'avait pas également été au cœur des réseaux régionaux. De l'Éthiopie voisine, de Suakin, du Hedjaz mais

29. F. Braudel, 1985, p. 513; V. Magalhaes-Godinho, 1969, p. 272-273.

30. R. Serjeant, 1983, p. 71.



*Gezicht der Stad Sués van de Z. Z. O. Zyde.*

*Vue de la Ville de Sués du Côté du S. S. E.*

2. Vue de la ville de Suez en 1763.

(C. Niebuhr, 1781, *Voyage en Arabie et en d'autres pays circonvoisins*, Amsterdam, t. 1, tab. LI).

aussi de Suez les navires affluaient<sup>31</sup>. Plusieurs facteurs expliquent ce développement exceptionnel. Simple mouillage au début du XVI<sup>e</sup> siècle, Moka était devenu une base navale ottomane dans le sud de la mer Rouge en 1554<sup>32</sup>. Protégée par le détroit de Bāb al-Mandab aisément surveillable, la cité était moins exposée aux attaques encore possibles des Portugais qu'Aden, dont le port connut un déclin rapide et durable. En trois ou quatre décennies, Moka devint un vaste emporium. Son premier atout, c'était sans aucun doute sa situation. Niché au fond d'une petite baie à proximité immédiate de Bāb al-Mandab, Moka évitait aux navires venus de l'océan le périlleux voyage à l'intérieur de la mer Rouge. Les conditions de navigation, difficiles et toujours incertaines, risquaient chaque année de faire manquer aux marins le rendez-vous des moussons pour le retour. Mais l'essor de Moka n'aurait pas été ce qu'il fut sans les efforts des autorités locales. Les gouverneurs ottomans, solidement installés au Yémen à partir de 1571, avaient tout intérêt à voir affluer les navires dans cette cité portuaire. Ils tiraient des profits considérables des droits de douane perçus sur les marchandises. Ils n'hésitaient donc pas à forcer les navires à décharger leurs cargaisons à Moka plutôt que de les laisser poursuivre leur route jusqu'à Djedda. Les résultats ne se firent pas attendre. Dès 1575-1576, le chérif de La Mecque se plaignit en vain auprès des autorités d'Istanbul de la diminution de ses revenus. En 1590, il renouvela ses récriminations sans obtenir davantage de succès. Du fait de la concurrence de Moka, Djedda traversait une véritable crise. Les revenus du port avaient chuté de moitié en une décennie. Ils ne dépassaient plus 46 000 dinars par an<sup>33</sup>, alors que ceux de Moka atteignaient plus du double : 120 000 dinars pour l'année fiscale 1005/1597<sup>34</sup>. Facteur aggravant pour Djedda, les voyages en droiture entre l'Égypte et le Yémen s'étaient multipliés. Chaque année notamment, un navire du sultan portait de grosses quantités d'or à Moka pour en ramener des épices, des cotonnades indiennes et du café.

31. C. Brouwer, 1991, p. 128-152; 1992, p. 6-17.

32. S. Özbaran, 1977, p. 136.

33. S. Faroqhi, 1990, p. 208-210.

34. R. Serjeant, 1988, p. 187-191.

À la prospérité de Moka à l'entrée sud de la mer Rouge répondait celle de Suez à son extrémité nord. Ce port n'abritait plus seulement la flotte de guerre du sultan comme durant la première moitié du xvi<sup>e</sup> siècle, mais aussi de nombreux navires de commerçants. À la suite des perfectionnements techniques intervenus sans doute dans la navigation, ils délaissaient Ṭūr et remontaient le Golfe jusqu'à Suez.

Les réseaux des négociants cairotes en mer Rouge se modifièrent aussi durant le dernier quart du xvi<sup>e</sup> siècle. La stabilisation de l'autorité ottomane au Yémen et sur la côte éthiopienne leur permit d'étendre leur zone d'activité vers le sud de la mer Rouge où Moka devint leur principal point d'appui. Un exemple parmi d'autres : lorsque 'Alī b. Djamāl al-Dīn, négociant au marché des Charbonniers (Sūq al-Faḥḥāmīn) du Caire, décéda en 1589, il possédait en commun avec d'autres négociants de nombreux biens immobiliers et des marchandises depuis Alexandrie jusqu'à Moka en passant par Le Caire, Suez, La Mecque et Djedda<sup>35</sup>. Le port yéménite, intégré dans le champ d'activité des négociants du Caire, attirait nombre d'entre eux, tel Ḥamza b. Ismā'īl, négociant turc qui quitta le Khān al-Khalīlī au Caire pour s'installer à Moka en 1597<sup>36</sup>.

Le réseau égyptien ne fut pas le seul à se transformer au cours de la seconde moitié du xvi<sup>e</sup> siècle. Celui qui reliait les villes syriennes au Hedjaz et au Yémen subit également des modifications. Avec la consolidation de la présence ottomane dans le Golfe au-delà de 1550, Damas et Alep cessèrent de s'approvisionner en épices et en produits de l'Inde à partir de la mer au profit de Bassorah. Par conséquent, le trafic direct entre les villes syriennes et le Hedjaz diminua considérablement. La caravane annuelle, qui amenait les pèlerins de Damas à La Mecque, restait la seule liaison directe régulière. Mais d'autres itinéraires se développèrent à travers l'Égypte à partir des ports syriens, par Damiette, la voie fluviale du Nil jusqu'au Caire, puis la route caravanière jusqu'à Suez. De nombreux documents tirés des registres des tribunaux du Caire attestent la vitalité de cette route à partir du troisième quart du xvi<sup>e</sup> siècle. Ainsi les activités de Djamāl al-Dīn b. Muḥammad al-Shāmī<sup>37</sup>, originaire de Damas mais établi au Caire, couvraient en 1597 à la fois l'Égypte, la Syrie et le Hedjaz. De même les deux marchands palestiniens 'Abd al-Nabī b. Aḥmad al-Nābulī et Zayn al-Dīn b. Aḥmad al-Ghazzī s'étaient associés au cours d'un séjour à La Mecque pour l'achat de deux ballots de tissus indiens qu'ils firent transporter chez eux<sup>38</sup>. Le développement de cette route entre la Syrie et les ports de la mer Rouge via l'Égypte était fortement dû à l'essor du commerce du café au Levant et dans l'Anatolie alors très liée à Alep et à Damas. Le transport maritime et fluvial s'imposait dans l'acheminement de ce produit pondéreux et de valeur marchande relativement faible au détriment des caravanes. Et dès 1565 au moins, du café pour la Syrie était signalé à Damiette.

35. Q. Ara 9, 299 et 300, 207-210, dhi al-ḥidjja 977/oct. 1589.

36. Sal. Nag. (Şāliḥiyya Nadjmiyya) 474, 77, 15 ramaḍān 1005/avril 1597.

37. Sal. Nag. 474, 28, 8, 13 sha'bān 1005/2 avril 1597.

38. Q. Ara. 16, 113, 62, 12 djumāda ukhrā 1013/5 novembre 1604.

### Le café, un marché en pleine expansion

En mai 1573, la Porte donna ordre à son gouverneur au Caire de faire prélever des taxes sur le café transitant par la douane de Suez «de façon appropriée, et comparables aux taxes perçues sur les épices jusqu'à présent<sup>39</sup>». Cette mesure était sans doute justifiée par l'ampleur que prenait ce commerce sur lequel les autorités comptaient bien prélever leur part.

Autour de la Méditerranée ottomane, d'Alger à Istanbul, en passant par l'Anatolie et les Balkans, les adeptes du café se faisaient de plus en plus nombreux durant le dernier quart du xvi<sup>e</sup> siècle. Au Maghreb, du moins à Tunis, Alger et Constantine, le café s'était répandu à travers plusieurs réseaux. Celui des ulémas maghrébins entretenaient des liens étroits avec l'Égypte et le Hedjaz. L'habitude de boire du café à La Mecque et au Caire n'avait pas pu leur échapper, ni manquer d'en séduire quelques-uns. Celui des négociants de Tunis et de Djerba surtout qui disposaient de réseaux fort actifs qui, par-delà Alexandrie et Le Caire, s'étendaient jusqu'à Djedda et La Mecque. Il serait étonnant que ces marchands n'aient pas été tentés de faire parvenir du café au Maghreb en même temps que les épices. Enfin dernier réseau, c'était celui des militaires et des fonctionnaires ottomans. Les janissaires d'Alger ou de Tripoli ne se passaient pas davantage de café que leurs homologues du Caire. La conquête de Tunis en 1574 par Sinān pacha, celui-là même qui, trois ans auparavant, avait écrasé la révolte des Zaydites au Yémen, ne pouvait qu'accélérer la diffusion du café dans les Régences d'Alger, de Tunis et de Tripoli. À l'autre extrémité de l'Empire ottoman, le café connaissait aussi un succès grandissant. En Anatolie, dès la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, on buvait du café jusque dans les petits bourgs comme Kastamonu ou Çorum<sup>40</sup>. Entre temps, le café s'était aussi diffusé à travers les provinces ottomanes des Balkans. Ce café consommé au Maghreb, en Syrie, à Istanbul, en Anatolie et dans les Balkans transitait en quasi-totalité par la mer Rouge, et Le Caire devint le grand centre de redistribution autour de la Méditerranée.

À la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, de nouveaux marchés émergeaient en Iran et en Inde. Si le café était connu et apprécié dans l'Empire safavide pour ses vertus médicinales vraisemblablement dès la première moitié du xvi<sup>e</sup> siècle<sup>41</sup>, il semble qu'il ne fut adopté par un public plus large qu'à la fin du siècle. En 1603, Chāh 'Abbās fit construire les premiers cafés publics sur la grande place qu'il était en train d'aménager dans sa capitale d'Isfahan<sup>42</sup>. Au même moment, le café apparaissait chez les Moghols de l'Inde du Nord. En 1609, le négociant anglais Jourdain, en visite dans le port gujarati de

39. S. Faroqhi, 1986, p. 92; Shaw, 1962, p. 104.

40. S. Faroqhi, 1986, p. 89.

41. A. Goushegir, 1992, p. 55.

42. R. Matthee, 1994, p. 5.

Surat, remarqua qu'on y faisait commerce de café en provenance de Moka. Il n'est pas exclu que dès ce moment-là de petites quantités de café parvenaient à Sumatra dont les liens avec les ports de la mer Rouge étaient anciens et solides.

Nous ne disposons pour l'instant que de rares témoignages sur les modes de préparation du café. Ils variaient sans doute d'une région à l'autre et en fonction des milieux sociaux. D'après Emād al-Dīn al-Shīrāzī, un médecin persan, la préparation du café à La Mecque au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle consistait «à faire bouillir l'enveloppe (*qishr*) et à en boire la décoction», éventuellement en l'accompagnant «de grains grillés, mangés comme friandises» ou à «griller le grain au point qu'il soit brûlé, puis à le mélanger avec l'enveloppe et à faire bouillir le tout<sup>43</sup>». Les cosses (*qishr*) étaient donc un ingrédient essentiel, ce qui explique leur fréquente mention dans la documentation du xvi<sup>e</sup> siècle.

L'élargissement du marché du café profita pleinement au Yémen. La stabilité que connut cette lointaine province ottomane à partir de 1571 favorisa le développement de la culture du caféier. Mais comme ailleurs la consommation, les plantations de caféiers suscitèrent quelques mouvements d'hostilité. En 1006/1597-1598, des paysans arrachèrent les plants cultivés sur les terrasses du Djebel Şabr au sud de Tai'zz au cours d'un soulèvement à caractère messianique<sup>44</sup>. Bien des années plus tard encore, du temps de l'imam al-Mahdī Aḥmad (1676-1681), un certain Chérif Nāşir lança dans ses prêches de violentes diatribes contre le café, ce qui provoqua la destruction de nombreuses plantations dans la région d'Ānis<sup>45</sup>. Par ailleurs, la lourdeur de la taxation dissuada parfois les paysans d'entretenir leurs plantations. En 1016/1607, l'arrivée du nouveau gouverneur au Yémen, Dja'far pacha, fut accueillie avec soulagement. L'une de ses premières mesures fut d'alléger les multiples charges qui pesaient sur les producteurs, de sorte que les paysans remirent en culture les caféiers qu'ils avaient abandonnés depuis quelque temps<sup>46</sup>.

Les exportations de café occupaient une place importante dans les activités de Moka. Mais il en sortait aussi par Ḥudayda et Luḥiyya, en particulier en direction de Djedda et de Suez. Les marchés n'étaient plus exclusivement situés au nord de la mer Rouge et, au-delà, dans les provinces méditerranéennes de l'Empire ottoman. À partir de la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, de petites quantités passaient aussi par le détroit de Bāb al-Mandab en direction du Golfe, de l'Inde moghole et de l'Iran safavide. Si le Yémen était devenu le principal fournisseur de ces marchés en pleine expansion, la production éthiopienne n'avait pas totalement disparu. Très marginale, elle n'apparaît plus que très rarement dans les sources<sup>47</sup>.

43. A. Goushegir, 1992, p. 57.

44. A. al-Mawza'ī, 1986, p. 85-86.

45. R. Serjeant, 1983, p. 82 b.

46. A. al-Mawza'ī, 1986, p. 106-108.

47. E. Donzel, 1979, p. 78, 81-82, 137, 176.

### Le Caire et le commerce du café durant le dernier quart du xvi<sup>e</sup> siècle

Un sondage effectué dans les registres des tribunaux du Caire fait apparaître une rapide évolution dans le commerce du café. Marginal encore en 1577-1578 et ne concernant qu'un nombre limité de négociants, il figurait en bonne place dans leurs activités aux alentours de 1595, mais à un niveau encore relativement modeste par rapport aux épices et drogues diverses. Le café valait alors entre huit et douze dinars le *qinṭār*, soit à peu près la moitié par rapport au poivre. Il intéressait en premier lieu les gros négociants de l'époque<sup>48</sup>. Mais il impliquait aussi un nombre croissant de membres de l'élite politique et militaire ottomane. S'il s'agissait d'une évolution générale qui touchait l'ensemble de l'Empire ottoman<sup>49</sup>, elle prenait cependant une ampleur particulière dans le cas du café en mer Rouge. Elle concernait en premier lieu les militaires en garnison au Hedjaz et au Yémen. Ustā Maʿrūf b. Muḥammad, chef des canonnières (*bāsh topdjiyya*) à Djedda, se livrait à un négoce actif sur la place du Caire. Depuis le Hedjaz, il envoyait du café qu'il faisait entreposer dans le Khān al-Sukkar, un des caravansérails du Khān al-Khalili<sup>50</sup>. Mais ce sont les autorités ottomanes du Yémen qui en tiraient sans doute les plus grands profits et qui menaient les plus grosses affaires. En juin 1597, un agent de Ḥasan pacha, alors gouverneur à Sanaa, se faisait remettre au Caire la somme considérable de dix mille dinars que lui devait le consul français en Égypte Simon Borreo<sup>51</sup> pour des achats de poivre de Sumatra, de cannelle, de benjoin de Java, d'indigo et mousseline d'Inde, ainsi que de café en grain de Moka, le tout effectué l'année précédente<sup>52</sup>. Le document ne précise malheureusement ni les quantités, ni la destination de ces marchandises. On aurait bien aimé pouvoir suivre le café acheté par Simon Borreo en Égypte. Il n'était sûrement pas destiné à l'Europe qui ignorait encore pratiquement tout sur le café. Revendu ailleurs à l'intérieur de l'Empire ottoman, il servait vraisemblablement à se procurer du numéraire pour financer les achats en Égypte d'autres marchandises, destinées celles-là au marché européen. De telles pratiques seront courantes dans l'océan Indien au xvii<sup>e</sup> siècle. À partir de 1628, les Hollandais, puis les Anglais achetèrent régulièrement du café à Moka pour le revendre dans leurs comptoirs en Iran et en Inde et se procurer les espèces nécessaires au financement de leurs achats en Inde, à Java, à Sumatra ou en Chine pour les marchés européens<sup>53</sup>.

48. Cf. l'article de Nelly Hanna dans cet ouvrage, ainsi que du même auteur, 1998, p. 79-81.

49. S. Faroqhi, 1994, p. 545-576.

50. Q. Ask 19, 471, 264, 26 ramadān 1004/23 mai 1596.

51. Sur ce consul cf. «Bernardino Amico Da Gallipoli, l'Église de la Matarea en 1597», p. 8-9 et «Voyage en

Égypte d'Aquilante Rocchetta mai-août 1599», p. 46-47, in *Voyages en Égypte des années 1597-1601*, Le Caire, IFAO, 1974.

52. Sal. Nag. 474, 330, 92, 7 dhū al-qaʿda 1005/22 juin 1597.

53. R. Matthee, 1994, p. 7.

Si les négociants musulmans dominaient très largement le commerce du café, cette position n'était pas la conséquence d'une relation particulière entre l'islam et le café, comme pourrait le laisser penser la situation singulière de l'Éthiopie. En effet, dans ce pays, les chrétiens refusaient la consommation du café jusqu'au milieu du xix<sup>e</sup> siècle sous prétexte qu'il s'agissait d'une coutume musulmane. Au contraire, l'hégémonie des musulmans dans le négoce résultait de la position prépondérante qu'ils avaient acquise depuis le xv<sup>e</sup> siècle dans les réseaux commerciaux en mer Rouge et dans l'océan Indien. Mais il ne s'agissait pas là d'une exclusive. Au Caire, à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, les juifs participaient au négoce du café, mais à un niveau plutôt modeste. Ishāq b. Ibrāhīm et Yāqūt b. Mūsā al-Baṭaynī, tous deux juifs, avaient une créance de 1 600 paras sur ʿĀmir b. Sulaymān, tenancier d'un débit de café dans la rue Bāb al-Zuhūma, tout près du Khān al-Khalili. Incapable de payer les quatre *qinṭār* de café encore dus, ʿĀmir b. Sulaymān hypothéqua devant le cadi les trente tasses et les quelques nattes de son établissement au profit de ses deux créanciers<sup>54</sup>. Des juifs apparaissent aussi dans des transactions plus importantes. Dāwūd b. Yahūdā b. Dāwūd, l'intendant des douanes d'Alexandrie, acheta le 1<sup>er</sup> juillet 1597, 55 *qinṭār* de café en grains à l'émir Rashīd b. ʿAbd Allāh, *djāwīsh* (émissaire) auprès du *dīwān* (conseil du pacha) d'Égypte<sup>55</sup>. Mais cette transaction dissimulait sans doute une opération financière moins avouable, sinon comment expliquer que le même émir venait d'acquérir le même jour et pour le même montant une quantité identique de café auprès d'un des grands négociants cairotes de l'époque, Aḥmad al-Ruwiṭī<sup>56</sup>.

Quant aux profits, nous n'avons pour l'instant que peu d'informations. Au début de l'année 1596, une opération commerciale portant sur une dizaine de *qinṭār* de café achetés probablement au Hedjaz et revendus à Suez, se conclut par un bénéfice (*ribḥ*) de 22 %<sup>57</sup>.

À la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, le café ne connut pas seulement une croissance accélérée de son commerce, mais apparemment aussi un changement dans les modes de consommation. Au-delà de 1600<sup>58</sup>, les cosses (*qishr*) disparaissent des documents au profit des graines (avec leur enveloppe?) (*bunn djafal*)<sup>59</sup> et de café décortiqué (*bunn qalb*).

54. Sal. Nag. 474, 354, 98, 12 dhū al-qaʿda 1005/27 juin 1597.

55. Sal. Nag. 474, 389, 106, 17 dhū al-qaʿda 1005/1 juillet 1597.

56. Sal. Nag. 474, 388, 106, 17 dhū al-qaʿda 1005/1 juillet 1597.

57. Q. Ask. 19, 422, 241, 20 shaʿbān 1004/18 avril 1596.

58. Première mention connue jusqu'à présent dans Q. Ara 16, 89, 48, 4 djumāda thānī 1013/28 octobre 1604.

59. *Djafal*: cerise du caféier selon Landberg, *Glossaire Datinois*, Brill, 1923, p. 290. Sur onze documents des tribunaux consultés concernant les années 1596-1597 et 1605, le terme *qishr* n'est plus mentionné qu'une seule fois.

### Café, monnaies d'or et monnaies d'argent

Très tôt, dès la fin du xv<sup>e</sup> siècle, le café vint s'ajouter aux marchandises en provenance de l'Inde et de l'Extrême-Orient qui transitaient par la mer Rouge en direction de la Méditerranée. Sa place ne cessa de grandir dans ce flux surtout à partir de la seconde moitié du xvi<sup>e</sup> siècle. Le café contribua ainsi au solde négatif permanent qui, depuis l'Antiquité, caractérisait les échanges entre Méditerranée et océan Indien. Ce déficit ne pouvait être équilibré que par un flux inverse en numéraires. Jusqu'aux alentours de 1570, il s'agissait surtout d'or, puis l'argent s'y substitua progressivement. Abondant depuis les découvertes par les Espagnols des fabuleuses mines d'Amérique, l'argent américain atteignit la Méditerranée orientale vers 1570 sous forme de piastres sévillanes et d'écus de Hollande. C'est dans ces monnaies que les marchands européens réglèrent à Alep leurs achats de soie persane, de poivre de Sumatra ou de toiles indiennes. Attirées par un rapport or-argent particulièrement favorable à ce dernier, ces monnaies ne faisaient que transiter par le territoire ottoman pour s'écouler inexorablement vers le domaine du Grand Moghol ou l'Empire du Milieu en passant par Bassorah et Ormuz.

L'Égypte et la mer Rouge semblaient rester pour quelque temps encore à l'écart de cette inondation d'argent américain. Contrairement au Golfe, on continuait à porter de grandes quantités d'or au Yémen pour y solder les déficits, avec l'Inde pour les épices, avec le Yémen pour le café. En 1597 encore, le consul français Simon Borreo faisait remettre 10 000 dinars à l'agent du gouverneur ottoman du Yémen Ḥasan pacha non seulement pour ses achats d'épices, de drogues et de cotonnades indiennes, mais aussi pour le café. Par ailleurs, le dinar restait la monnaie de compte. Toutes les marchandises en provenance de la mer Rouge étaient évaluées dans cette unité. Sans doute l'Égypte, encore bien approvisionnée en or par les caravanes venues d'Éthiopie et des royaumes du Soudan, pouvait-elle continuer à solder son déficit commercial du côté de la mer Rouge en laissant filer ses sultanins d'or. Mais là aussi, les temps changeaient. En mai 1596, le cadī du Caire estimait encore la fortune de Uṣṭā Ma'rūf b. Muḥammad, le chef des canonnières de Djedda en dinars, bien qu'elle eût compris déjà bon nombre de monnaies européennes, piastres sévillanes et écus hollandais. Un an plus tard, en juillet 1597, la transaction portant sur 55 *qintār* de café entre le juif Dāwūd b. Yahūdā b. Dāwūd et l'émir Rashīd b. 'Abd Allāh était libellée, non plus en dinars mais en médīns, cette monnaie d'argent frappée au Caire. C'était là un signe que l'argent gagnait du terrain. En 1604, ou peut-être un peu avant cette date, la piastre sévillane parvenait au Hedjaz. Cette année-là, Aḥmad Ibn al-Aqta' al-Ghazzī se rendit à La Mecque pour acheter des tissus indiens. Il emporta avec lui 454 piastres sévillanes (*qirsh kabīr abū riyāl*)<sup>60</sup>. L'argent américain, après avoir atteint le Golfe, trouvait en mer Rouge une seconde route pour s'écouler vers l'Asie. D'après les témoignages des agents des Compagnies anglaise et

60. Q. Ara 16, 113, 62, 12 *djumāda ukhrā* 1013/5 novembre 1604.

hollandaise qui s'étaient rendus à Moka au cours de la seconde décennie du xvii<sup>e</sup> siècle, les monnaies d'argent européennes dominaient déjà les transactions dans la cité portuaire yéménite. Bientôt, d'Alexandrie au Yémen, les transactions sur le café, mais aussi sur les épices, ne se faisaient plus que dans les monnaies d'argent européennes. L'or s'était fait rare et les espèces d'argent ottomanes, affectées par des dévaluations successives, avaient perdu le crédit nécessaire pour des opérations sur grande distance. Des changements survenus dans l'Inde du Nord ont par ailleurs puissamment contribué à l'arrivée des monnaies d'argent en mer Rouge. Les réformes administratives et monétaires entreprises par l'empereur Akbar ont créé d'immenses besoins en argent dans l'Empire moghol que seuls les marchands gujaratis pouvaient satisfaire. En vendant cotonnades et épices à Moka, ils rapportaient à Surat de grandes quantités de monnaies européennes qui étaient aussitôt fondues en roupies.

Le café, en prenant sa place dans l'écoulement des monnaies vers l'Orient par la mer Rouge, assurait en même temps la pérennité de ce flux bien au-delà du déclin du transit des épices, rapide dès le début du xvii<sup>e</sup> siècle. Au Caire, à Djedda et dans les ports yéménites, c'était contre les espèces d'argent qu'on obtenait le café. À partir de Djedda, mais surtout de Moka, elles repartaient pour l'essentiel vers le Gujarat et aboutissaient sous forme de roupies dans les coffres des Moghols.

### Des tasses venues de Chine, d'Anatolie ou du Yémen

Si au xv<sup>e</sup> et encore durant la première moitié du xvi<sup>e</sup> siècle, la consommation de café accompagnait souvent un rituel collectif au cours duquel les participants faisaient circuler un grand bol contenant le liquide, elle prit par la suite une forme plus individuelle et la petite tasse remplaça progressivement le récipient collectif. Nous la retrouvons dans les documents d'archives dès la seconde moitié du xvi<sup>e</sup> siècle.

Dans l'inventaire après décès établi en septembre 1563 pour la succession de Shihāb al-Dīn Aḥmad b. 'Alī b. 'Abd Allāh, droguiste au Caire figurent cinq tasses de porcelaine chinoise (*fanādžil ṣīnī*) parmi de nombreux lots de benjoin, d'encens, de santal et d'eau de rose<sup>61</sup>. Quelques années plus tard, en 1577, Aḥmad b. Muḥammad al-Manzalāwī, qui tenait boutique dans le marché cairote des étoffes indiennes de Ghūriyya près d'Al-Azhar, proposait sur ses étalages des tasses à café non seulement en porcelaine et importées de Chine, mais aussi en céramique en provenance d'Iznik, alors très actif centre de production en Anatolie occidentale. Il vendait en outre des récipients pour la cuisson du café (*bakradj*)<sup>62</sup> en cuivre (*nuḥḥās*) ou en porcelaine (*ṣīnī*)<sup>63</sup>. Dans le café de

61. Q. Ara I, 785, 464, 20 muḥarram 971/9 septembre 1563.

63. Q. Ara. 5, 246, 149-154, 26 radjab 985/8 septembre 1577.

62. H. Desmet-Grégoire, 1989, p. 153; M. Tuchscherer, 1997, p. 100-103.

ʿĀmir b. Sulaymān déjà cité, près du Khān al-Khalili, on trouvait des tasses de taille variable, petites, moyennes et grandes. Leur prix élevé, du moins pour celles en porcelaine chinoise qui valaient de quinze à vingt paras pièce<sup>64</sup>, justifiait qu'on réparât celles qui étaient cassées, de sorte que dans son échoppe les tasses entières (*findjān ṣaḥīḥ*) en côtoyaient d'autres, ébréchées puis réparées (*findjān madjbūr*). Au cours du xvii<sup>e</sup> siècle, on utilisait aussi au Caire des tasses moins onéreuses importées de Ḥays<sup>65</sup> au Yémen. En 1643, ʿAlī b. Shaḥāta al-Itfāwī en possédait soixante pour une valeur totale de soixante-dix paras seulement<sup>66</sup>.

### CONCLUSION

La diffusion du café en Orient s'était faite à un rythme lent au moins jusqu'au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle. À partir du Yémen, sa consommation avait mis 50 à 75 ans pour se répandre dans les régions septentrionales de la mer Rouge. Limitée pour l'essentiel aux milieux confrériques, elle avait cependant donné naissance à un courant commercial restreint. Mais durant les deux premières décennies du xvi<sup>e</sup> siècle, les multiples guerres autour de la Méditerranée orientale avaient probablement entravé voire empêché la progression du café au-delà du Caire. La conquête ottomane de l'Égypte et du Hedjaz lui donna une impulsion nouvelle, à la fois dans les milieux confrériques et au sein de l'élite dirigeante. Au milieu du siècle, quelques cafés publics avaient ouvert leurs portes dans la plupart des villes importantes de l'Empire ottoman, du moins autour de la Méditerranée orientale. Les polémiques suscitées par le café, mais sans doute aussi les difficultés d'approvisionnement à partir de l'Éthiopie méridionale en limitaient cependant considérablement le commerce.

Au-delà de 1570, la diffusion du café s'accéléra rapidement. La nouvelle boisson conquiert toutes les parties de l'Empire et se répandit dans des milieux sociaux restés jusqu'alors à l'écart. L'Iran et l'Inde l'adoptèrent à leur tour. Au Yémen, passé sous la ferme autorité des Ottomans, les conditions étaient réunies pour le développement de la production, en réponse à une demande sans cesse croissante. Le Caire, au cœur de multiples réseaux commerciaux, devint le principal centre de redistribution autour de la Méditerranée. Les Européens découvrirent à leur tour le café, d'abord dans les Échelles du Levant, puis dans les comptoirs autour de l'océan Indien. À partir du milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, les cafés publics se multipliaient aussi en Europe. Entre-temps le transit des épices par la mer Rouge avait considérablement décliné, mais avec l'élargissement du marché en Orient et en Europe, le café était en mesure de prendre la relève. Au

64. Q. Ara. 5, 245, 147, 26 radjab 985/8 septembre 1577.

65. Petit bourg situé dans la Tihāma non loin de Moka, on continue jusqu'à nos jours à y fabriquer de la céramique

assez grossière, dont des tasses à café. Cf. également l'article de E. J. Keall dans cet ouvrage.

66. Q. Ara. 37, 459, 321, 27 radjab 1053/15 juin 1643.

Yémen, la culture des caféiers sur une vaste échelle par des milliers de petits producteurs et la commercialisation des fèves apportaient une incontestable prospérité au pays. Au Caire, les grands négociants amassaient d'immenses fortunes sur lesquelles les milices, en particulier les janissaires, prélevaient une partie non négligeable. Les Marseillais, grâce à leur forte position en Égypte, devinrent durant la seconde moitié du xvii<sup>e</sup> siècle, les principaux fournisseurs de café à l'Europe alors friande de nouveautés. En Inde et en Iran par contre, le café ne connut qu'un succès limité et il s'y trouva rapidement en concurrence avec le thé. Les achats massifs de fèves effectués par les Européens directement à Moka à partir des dernières années du xvii<sup>e</sup> siècle, puis le développement de la production de café dans les colonies européennes à partir des années 1725 étaient les premiers signes de changements radicaux qui allaient affecter une économie du café en voie de mondialisation au cours du xviii<sup>e</sup> siècle.